

Dr. W. J. LEYDS  
*Frankenslag 337*  
GRAVENHAGE

EDMOND DUESBERG

---

LA

# GUERRE SUD-AFRICAINE



PARIS

95, Boulevard Saint-Michel, 95

1902

Tous droits réservés

EDMOND DEEBERS

CHIMRE SIO MARIAT

1911

25 Boulevard Saint-Michel 25

1911

Paris

EDMOND DUESBERG

~~Dr. W. J. LEYDS~~

~~Frankenslag 337~~

~~GRAVANNING~~

EDMOND DUESBERG  
AUTEUR GRAMMATIQUE  
95, Bd St-Michel, 95  
PARIS

LA

# GUERRE SUD-AFRICAINÉ



PARIS

95, Boulevard Saint-Michel, 95

1902

Tous droits réservés

## DU MÊME AUTEUR

---

- L'ANNONCE, comédie en un acte.  
LES SABOTS, comédie en un acte (Beaumarchais).  
L'ONCLE IMPROMPTU, comédie en un acte.  
LE PÈRE RICHEL, pièce en un acte, en vers (Vivienne).  
EN PAYS DE CONNAISSANCE, comédie en un acte (Montpar-  
nasse.)  
LA GLORIOLE, comédie en un acte, en vers.  
LES LETTRES ANONYMES, comédie en un acte.  
SÉBASTIEN LA RUELLE, drame en quatre actes.  
LA RUPTURE, pièce en trois actes (Tivoli).  
LES ECRIVASSIERS, comédie en trois actes, en vers.  
CÉLESTIN, comédie en un acte.  
PAUL MÉRAN, pièce en trois actes (Château-d'Eau).  
L'OUBLIÉE, pièce en deux actes.  
DÉCORÉ ! comédie en un acte (Déjazet).  
GUERRE AUX PIANOS ! comédie en un acte (Cluny).  
MES CRÉANCIERS, comédie en un acte.  
IRRÉSISTIBLE ! comédie en un acte (Déjazet et Cluny).  
LES IMPUDENTS, comédie en trois actes.  
DISPARU ! comédie en un acte (Cluny et Château-d'Eau).  
DEUX SAUVETEURS, comédie en un acte (Beaumarchais).  
LA DOT, comédie en un acte (Déjazet).  
DÉNOUEMENT NATURE, comédie en un acte.  
POUR LE BON MOTIF, comédie en un acte.  
LE CHAPERON, comédie en trois actes (Déjazet).  
CELLES QU'ON LACHE, comédie en trois actes (Cluny).  
LA JUSTICIÈRE, pièce en un acte (Athénée).  
DODOCHE, comédie en un acte.  
LEURS PHOTOGRAPHIES, comédie en un acte.  
L'HOSPITALITÉ, drame en un acte.

LA

## GUERRE SUD-AFRICAINE

### DISCOURS

prononcé au siège de la Ligue Pro-Boer, à Paris, le 23 mars 1902, et au Théâtre du Peuple, à Neuvy-sur-Loire, le 6 avril 1902, à la suite de la représentation de « La Justicière », pièce en un acte, dédiée aux Boers.

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans le numéro du 25 mai 1901 de la Revue *l'Arbitrage entre nations*, M. Frédéric Passy écrit ceci en parlant de ma pièce *La Justicière*, représentée au théâtre de l'Athénée, sous le titre de *Pour la Paix!* : « L'acte de violence sauvage posé par Mendoza, quelque préparé qu'il ait pu être par les circonstances qui l'ont précédé, n'est-il pas le démenti le plus regrettable à la thèse de pitié et de justice qu'a prétendu soutenir l'auteur ? Il refuse — et il a bien raison — à un gouvernement, à une nation, le droit de se faire justice à soi-même par la force, et il reconnaît à un individu, en

le glorifiant d'en user, le droit, le devoir même de se faire justice par le fer. »

Voilà une accusation bien imméritée. Comme M. Frédéric Passy, je fais des vœux ardents pour qu'à l'avenir les différends qui se produiront entre les peuples, soient soumis à une cour arbitrale. Cette cour ferait entendre aux parties adverses la voix de la justice et de la raison.

Mais à quels moyens recourir, s'il existe une puissance qui repousse l'arbitrage international? Déchainant la guerre, elle ne reculera devant aucun sacrifice pour terrasser son adversaire, pour le mutiler, pour l'anéantir.

Chose étrange! Nos lois punissent l'homicide, et nos préjugés autorisent l'égorgement d'une nation ennemie. Il est faux d'objecter qu'un peuple attaqué peut se défendre. L'agresseur est certain d'être le plus fort, sinon il ne courrait pas les risques d'une aventure hasardeuse.

Tout chef d'Etat, ou tout ministre responsable, qui porte atteinte à la liberté d'un peuple, tombe au niveau de l'assassin. Plus que le meurtrier, le conquérant devrait encourir le châtement de la société, puisqu'il immole à son ambition des milliers d'existences humaines.

Non, tout individu n'a pas le droit de se faire justice. Mais, autant je réproouve le misérable qui tue pour venger une offense personnelle, autant j'admire le héros qui frappe l'ennemi de sa patrie, afin que celle-ci ne soit pas frappée. Pour lui, la patrie est tout. C'est le foyer où sont concentrées ses affections; c'est la terre

où ses ancêtres dorment de leur dernier sommeil ; c'est le temple où son esprit s'est émancipé ; c'est la grande inspiratrice des élans généreux.

Le vrai patriotisme élargit l'âme. Quand on sent battre le cœur de la patrie, on se rapproche de l'humanité. C'est en ayant conscience de nos droits que nous respecterons les droits des autres nations et que nous saurons nous faire respecter.

Vérités incontestables. Cependant on les nie encore à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle. En tête de son Code, l'Europe inscrit que la Force prime le Droit, et comme il n'y a plus de droit sans la force, partout s'agitent d'immenses armées ; partout les peuples se saignent aux quatre veines pour perfectionner leurs engins de destruction ; partout on voit des êtres chétifs, déguenillés, tristes et pâles, qui souvent n'ont pas de quoi manger, tandis que le militarisme dévore des milliards avec lesquels on pourrait faire disparaître la misère. Tous les peuples reconnaissent leur aberration, mais aucun ne peut désarmer pour ne pas être la proie du voisin.

C'est une folie de prétendre que la guerre est un mal nécessaire. Les hommes ne sont à l'étroit sur la terre que s'ils rêvent d'assujettir leurs semblables. A quoi bon s'entre-tuer pour un lambeau de territoire, lorsqu'il reste tant de contrées inoccupées ? Les rendre habitables, c'est agrandir le domaine commun. En même temps que nous sommes les citoyens d'un pays, nous sommes les citoyens du monde et nous devons travailler au bien-être, comme au développement moral, de la grande famille humaine. Le champ, ouvert à notre activité, est sans limites. En remettant l'épée au fourreau, les

peuples ne s'amolliront pas, s'ils ont un autre idéal que l'amas des richesses.

Vraiment, notre logique est étonnante ! Nous luttons contre la maladie pour ne pas mourir, et nous faisons la guerre. Pendant des années, nous sommes pleins de sollicitude pour nos fils, et il suffit d'une heure de bataille pour les ravir à notre affection.

En attendant le jour où les états européens seront fédérés, ils ne cessent pas de s'appauvrir. Toujours de nouveaux armements ! Toujours plus de soldats ! Toujours des fortifications ! La paix du monde ne devrait pas reposer sur des alliances aussi fragiles qu'intéressées, elle devrait avoir pour base la sagesse des nations.

Quel que soit leur orgueil, tous les hommes sont égaux devant la souffrance, la vieillesse et la mort. Alors, pourquoi ne pas fraterniser ? Parce que l'égoïsme les divise.

Toute l'histoire de l'humanité n'est qu'une lutte contre nos instincts égoïstes et ceux d'autrui. Il importe avant tout de réformer les mœurs et d'éclairer la société. En général, quels sont les états qui allument la guerre ? Les grands états monarchiques. Au lieu d'être des pasteurs d'hommes, la plupart des potentats sont des égorgeurs de peuples. Comme les financiers, leurs complices ou leurs instigateurs, ils ont une morale à eux et vivent de la ruine des autres.

Croyez-moi, ne soyons pas fiers de notre civilisation. Si nos manières sont polies, notre fond est aussi mauvais que chez les êtres primitifs. Lorsqu'une peuplade sauvage est trahie par le sort des armes, elle devient la chose de son vainqueur. Procédons-nous

avec plus de clémence ? Voyez la Pologne, pauvre victime écartelée par trois empires ; voyez le Slesvig-Holstein, volé au Danemark, un faible écrasé par un colosse ; voyez l'Irlande, dont la moitié des habitants a fui pour se soustraire au joug des Anglais ; voyez l'Alsace et la Lorraine arrachées à la France, malgré les plaintes de ceux qui voulaient rester libres.

Qu'importe la vie aux opprimés quand ils ont perdu leur patrie ? Par bonheur, un lien puissant les y rattaché. Ce lien, c'est la langue maternelle. En la parlant, ils penseront à l'absente... et ils espéreront. Non, non, le vainqueur ne l'entend pas ainsi ! Pour achever sa conquête, il emprisonne la pensée, il broie de sa main brutale le cœur des vaincus, il leur impose une autre langue : la sienne.

Et dire que des hommes sont obligés de supporter cela ! Mais devant une telle infamie, le monde entier devrait rugir de colère, se soulever en masse et chasser le despote comme un gueux. L'Océan ne serait pas de trop pour le balayer de son trône.

Quoi ! la traite des nègres est abolie, et l'on voit, en Europe, des savants, des philosophes, des poètes, émancipateurs de la pensée humaine, que la Force victorieuse asservit. On ne les vend pas, on fait mieux : on s'implante au plus intime de leur être. Qu'ils murmurent, c'est le cachot ; qu'ils se révoltent, c'est la mort.

Je voudrais mentir, mais les faits sont là. Vous rappelez-vous ce qui vient de se passer en Prusse ? Des parents, d'origine polonaise, entendent pousser des cris dans une école. Ils enfoncent les portes, et voient

fouetter leurs enfants. Quel crime ont-ils donc commis? Ils refusent d'apprendre le catéchisme en allemand, enseigné jusqu'alors en polonais par tolérance impériale. Indignés, les parents protestent. Ils s'insurgent contre le maître d'école, coupable de violences envers des faibles, confiés à ses soins. C'est lui que les tribunaux devraient condamner, mais « la raison du plus fort étant toujours la meilleure, » ce sont les mères des enfants qui vont en prison. Leur condamnation servira d'exemple. Elle fera réfléchir les téméraires ou les fous qui voudraient relever la tête, courbée sous la botte prussienne.

Tant d'injustice nous met hors de nous. Cependant ne soyons pas injustes à notre tour, ne rendons jamais les peuples responsables des fautes de leurs gouvernements. Les peuples ne sont encore que des pantins dont une poignée d'hommes tirent les ficelles. Le jour où ils seront las de servir de jouets, ils rougiront d'avoir plié l'échine, eux qui sont le nombre.

Que les peuples opprimés ne désespèrent pas! Qu'ils entretiennent dans leur cœur, comme une flamme sacrée, le souvenir de leur patrie, d'autant plus aimée qu'ils l'ont perdue! On leur défend de parler la langue maternelle, qu'ils la parlent à voix basse! Elle sera mieux comprise par leurs fils, que tant d'oppression révoltera. Ainsi de génération en génération se transmettra le culte du pays en deuil, celui qui reste la patrie. Tout est là : garder assez de vitalité pour ne pas se laisser absorber par le vainqueur. Lorsqu'un rameau n'est pas entièrement détaché du tronc, il

peut reverdir encore et puiser, au sein de l'arbre, le suc dont il a besoin pour se développer.

Au-dessus des gouvernements éphémères, il y a l'Humanité qui est éternelle. Elle brisera les chaînes des peuples captifs. Déjà elle frémit d'horreur et d'impatience en voyant se commettre dans l'Afrique australe le plus monstrueux des forfaits.

*Rule, Britannia!* Gouverne le monde, Grande-Bretagne ! Telle une pieuvre, elle étend ses suçoirs géants sur tous les points du globe, et aspire les richesses des faibles qu'elle a vaincus sans gloire. Son Evangile a pour titre : « Business ! » Les Affaires ! Et les affaires étant l'argent des autres, elle sait l'accaparer avec une rare adresse. Héritière des Carthaginois, sa mauvaise foi est proverbiale. On dirait que l'Egoïsme est incarné en elle, car, aux yeux de ses gouvernants, l'humanité n'existe qu'où flotte son pavillon.

Autrefois elle avait des traditions libérales qui lui faisaient honneur ; elle les a remplacées par une morgue insolente et une ténacité que personne n'admire. La persévérance est une vertu, mais s'entêter dans l'erreur, ce n'est pas de la vertu, c'est de la démence. Quel dommage que le peuple anglais porte un bandeau sur les yeux ! Il ne voit pas qu'on le pressure et qu'on le trompe indignement. Quand le bandeau tombera, malheur aux politiciens éhontés ! La popularité a de cruels lendemains.

D'un appétit insatiable, Albion s'empare de l'Egypte par ruse. La voici à Fachoda, d'où elle menace la France, si la France veut l'obliger à déguerpir. Il ne lui reste plus qu'une étape à franchir pour être la maîtresse de

la moitié d'un continent. Cette étape, ce sont les Républiques sud-africaines. Bismarck a prédit à l'Angleterre que l'Afrique du Sud serait son tombeau, mais elle n'en croit rien, excitée par Cecil Rhodes. Pour des hommes d'argent, le Transvaal et l'Orange ne peuvent pas être un tombeau, puisque leurs flancs renferment des trésors.

« Accourez, aventuriers et forbans, venez vous joindre aux Anglais pour fouiller les entrailles de la terre ! »

Où régnait la solitude, se dresse bientôt un immense cratère. C'est Johannesburg. Les étoiles, qui jadis guidaient la marche des bergers, sont éclipsées par les tourbillons de fumée et de cendres que crachent les usines où se meuvent des leviers, pareils à des bras gigantesques; où les engrenages et les pilons grincent, tonnent, font un fracas infernal.

De mœurs simples et paisibles, les Boers s'éloignent des chercheurs d'or. Ils laissent aux Européens un fétiche qui peut procurer tous les biens de la terre, mais qui, desséchant le cœur, enlève la joie de vivre. A cheval, on les voit ou dévorant l'espace, ou conduisant de grands troupeaux de bœufs. Dans les plaines sans fin, en face de la nature, ils se croient en présence de Dieu, d'un Dieu clément et juste, qui ne ressemble pas au Dieu des Anglais, le Dieu de Caïn, le Dieu de l'intolérance, le Dieu implacable qu'adorent les hypocrites et que répudient les penseurs, indulgents aux faiblesses humaines. En paix avec leur conscience et avec leurs frères, les Boers vivent heureux.

Mais le bonheur peut-il exister où les pirates mo-

dernes se sont abattus comme des oiseaux de proie ? A tout prix, il faut déposséder les Burghers de leurs pâturages, les expulser de leurs champs de blé. S'ils protestent, l'Angleterre les fera passer pour des rebelles. Et puis, pourquoi se gêner avec des paysans ?

Oui, ce sont des paysans, mais aussi les derniers preux, sans peur et sans reproche. Sur l'autel de la patrie, ils font le sacrifice de tout ce qui leur est cher pour conserver le plus précieux des biens : l'indépendance ! Frères par le sang et par les idées, Orangistes et Transvaaliens se liguent contre l'ennemi commun : l'Anglais.

Alors, l'univers stupéfait assiste à une lutte qui rappelle en prodiges les plus beaux exploits des temps antiques. Sublime épopée ! On voit quelques braves tenir en échec l'orgueilleux empire britannique, dont les sujets se comptent par millions.

Goliath menaçait David, et c'est David qui lui porte les coups, lui inflige affronts sur affronts, et, pour comble de disgrâce, se montre chevaleresque envers un pleutre.

O rage impuissante ! Faire trembler les plus grands États du monde et ne pas pouvoir venir à bout d'un pygmée !

L'Angleterre ne comprend pas ce qui fait la force de son adversaire. Habitée à tout acheter, elle croit que l'or est invincible, mais ses deux cent cinquante mille mercenaires ne valent pas les dix mille combattants qui se font tuer, non pour de l'argent, mais pour une Idée. L'amour de la patrie les électrise. Ils n'ont

pas de drapeaux pour la leur rappeler, elle est tout entière en eux.

Comparez les généraux anglais aux Dewet, aux Botha, aux Delarey, aux Kruitzinger. Les uns ne pensent qu'à leur avancement et aux récompenses monnayées, aussi quand les balles sifflent à leurs oreilles, ils se réfugient derrière les mules, qui prennent la fuite fort à propos; les autres, ne connaissant que leur devoir, ne se jalouant jamais, font des miracles de bravoure et de stratégie. Le génie de Napoléon est devenu l'héritage de tous les commandos. C'est pour cela, sans doute, qu'on les déporte à Sainte-Hélène.

Ah ! si les Boers pouvaient garder leurs prisonniers, tous les camps anglais seraient dépeuplés, et Kitchener, ce valet des hautes œuvres, resterait seul au Transvaal, accablé sous le poids de la honte.

Incapable de se conduire en soldat, il se fait incendiaire. Peut-être qu'en voyant brûler leurs fermes, ceux qu'on ne peut pas vaincre feront leur soumission. Une soldatesque, aussi féroce qu'elle est lâche, promène partout des torches enflammées. Rouge est l'horizon, comme s'il était barbouillé de sang.

Les Boers montrent le poing à leurs persécuteurs... mais ils ne se rendent pas !

Le brave Kitchener change de tactique. A l'avenir, ceux que la cour martiale condamnera seront passés par les armes. Pour la première fois, les guerriers anglais osent regarder en face les prisonniers qu'ils vont fusiller. Le vaillant Sheepers tombe en leurs mains, à moitié mourant. Comme au temps de l'Inquisition, des médecins lui prodiguent leurs soins, le guérissent de

ses blessures, puis le livrent au peloton d'exécution contre le droit des gens. Moins pâle que les gredins qui le couchent en joue, Sheepers commande le feu et meurt en héros.

De la poitrine des Boers s'échappe une longue plainte... mais ils ne se rendent pas !

Que faut-il donc inventer pour réduire ces indomptables ? Kitchener se souvient des camps de concentration, qui servirent à subjuguier les Irlandais. Sous prétexte d'humanité, il attire traitreusement les femmes et les enfants boers dans les lieux les plus malsains. Il les condamne à la famine et les parque comme un vil bétail. C'est par milliers que succombent les petits, pauvres fleurs printanières, fauchées par une guerre infâme. Les mères sont au désespoir, mais n'osent pas même pleurer pour éviter les ricanements de leurs geôliers, dignes héritiers des bourreaux de Jeanne d'Arc. Ainsi aux douleurs physiques de ces malheureuses viennent s'ajouter toutes les douleurs morales.

« Courage ! Anglais, bientôt la race boer sera détruite. Mais sur votre blason, remplacez le léopard par une hyène. Elle affectionne les charniers, et vos refuges ne sont pas autre chose. A présent, c'est derrière des tombeaux d'enfants que s'abriteront vos soudards. »

C'en est trop ! Cette fois, les pères en deuil laissent couler leurs larmes... mais ils ne se rendent pas !

Ils ne se rendront jamais ! Plus les Anglais s'ingénient à les torturer, plus ils leur inspirent d'horreur. Tomber en leur pouvoir, ce serait l'enfer. Mieux vaut mourir libres que de vivre esclaves ! Au moins, le coin

de terre où ils seront ensevelis n'appartiendra pas aux vainqueurs, que leurs cadavres feront encore reculer.

Que fait l'Europe pendant que du fond de l'Afrique arrive un appel déchirant ? La conscience universelle est bouleversée, mais l'Europe n'agit pas. Devenue impérialiste, elle courtise les grandes monarchies. Il serait naïf de demander à celles-ci d'intervenir dans un conflit qui ne peut rien leur rapporter. Elles ont fait une croisade contre la Chine, parce qu'il n'y avait aucun danger ; puis, le butin, soit en provinces, soit en objets pillés, devait couvrir au centuple les frais de l'expédition. Ce serait imprudent de se brouiller avec l'Angleterre pour un Transvaal, où il n'y a plus rien à cambrioler.

Pauvres diplomates à courtes vues, qui ne voient pas que l'extension de l'empire britannique, c'est le canon braqué sur leur patrie dans un avenir prochain.

Est-il possible que la peur de l'Angleterre engendre toutes les lâchetés ?

On a vu, fumisterie sans nom ! des hommes se réunir à La Haye, causer de la paix, entre deux banquets, et ne pas admettre... à leurs travaux les délégués des Républiques sud-africaines, afin de complaire à la Grande-Bretagne, dont la griffe allait s'abattre sur un pays qu'elle convoitait depuis longtemps.

On a vu l'empereur d'Allemagne encourager les Boers, avant la guerre, et refuser de recevoir le Président Krüger, le grand pèlerin du droit.

Si puissant que soit un monarque, il n'est pas à l'abri des jugements de la Postérité. Guillaume aura

beau avancer sa couronne sur le front, il sera marqué d'un stigmaté ineffaçable.

Ce n'est pas pour lui seul que la Postérité sera sévère. En face des monuments élevés aux bienfaiteurs de l'humanité, elle dressera un poteau d'infamie sur lequel seront gravés les noms de Chamberlain, de Cecil Rhodes, de Salisbury, de Kitchener, et de tous les grands de la terre, qui, pouvant agir dans une action commune, ne vinrent pas au secours du Transvaal.

Le peuple, dont l'âme est honnête et droite, ne comprend rien aux subtilités égoïstes de la diplomatie. Il ne voit qu'une chose, c'est que des brigands massacrent des hommes qui sont la bravoure même.

Mais comment leur venir en aide ?

Comment ? Je vais vous le dire. Vous tous, qui déplorez votre impuissance, commencez par ne pas être les receleurs des Anglais. C'est être leurs receleurs que d'acheter des valeurs sud-africaines, teintes du sang des Boers. Vos sympathies vont aux vaillants républicains, et vous souhaitez qu'ils soient abattus pour que vos actions montent ! Frappez l'Anglais au cœur, c'est-à-dire à la bourse ! Non seulement vous serez les défenseurs de la plus noble des causes, mais vous vous épargnerez d'amères déceptions. Quel que soit le dénouement de la guerre, tout étant brûlé et saccagé au Transvaal, c'est sur les mines que pèseront les plus lourds impôts. Ils ruineront les agioteurs qui font miroiter à vos yeux des bénéfiques mensonges.

La tâche est immense pour tous les hommes de bonne volonté. Soyez généreux, afin qu'on puisse procurer des ambulances aux combattants boers ; met-

tez tout en œuvre pour que leurs femmes et leurs enfants soient transportés sur un sol hospitalier, le sol hollandais ; protestez avec énergie en voyant les pays neutres livrer des chevaux ou des fusils à l'armée anglaise ; engagez partout les comités boers à former une association universelle, qui sera le rempart des deux républiques ; enfin et surtout, secouez l'inertie des indifférents, faites-leur comprendre que les peuples sont solidaires les uns des autres, et doivent rester les maîtres de leurs destinées.

Il faut que dans un courant d'opinion impétueux, irrésistible, on oblige les gouvernements à une intervention générale. Si l'Angleterre triomphait, ce serait une telle iniquité que tous les crimes seraient autorisés. Désormais les hommes pourraient se ruer les uns sur les autres, au nom de la Force, qui prétend être la souveraine de l'humanité, tandis qu'elle n'est que la vassale de la Justice et du Droit !

*Paris, 20 mars 1902.*

## DU MÊME AUTEUR

---

- L'ANNONCE, comédie en un acte.  
LES SABOTS, comédie en un acte (Beaumarchais).  
L'ONCLE IMPROMPTU, comédie en un acte.  
LE PÈRE RICHEL, pièce en un acte, en vers (Vivienne).  
EN PAYS DE CONNAISSANCE, comédie en un acte (Montpar-  
nasse.)  
LA GLORIOLE, comédie en un acte, en vers.  
LES LETTRES ANONYMES, comédie en un acte.  
SÉBASTIEN LA RUELLE, drame en quatre actes.  
LA RUPTURE, pièce en trois actes (Tivoli).  
LES ECRIVASSIERS, comédie en trois actes, en vers.  
CÉLESTIN, comédie en un acte.  
PAUL MÉRAN, pièce en trois actes (Château-d'Eau).  
L'OUBLIÉE, pièce en deux actes.  
DÉCORÉ ! comédie en un acte (Déjazet).  
GUERRE AUX PIANOS ! comédie en un acte (Cluny).  
MES CRÉANCIERS, comédie en un acte.  
IRRÉSISTIBLE ! comédie en un acte (Déjazet et Cluny).  
LES IMPUDENTS, comédie en trois actes.  
DISPARU ! comédie en un acte (Cluny et Château-d'Eau).  
DEUX SAUVETEURS, comédie en un acte (Beaumarchais).  
LA DOT, comédie en un acte (Déjazet).  
DÉNOUEMENT NATURE, comédie en un acte.  
POUR LE BON MOTIF, comédie en un acte.  
LE CHAPERON, comédie en trois actes (Déjazet).  
CELLES QU'ON LACHE, comédie en trois actes (Cluny).  
LA JUSTICIÈRE, pièce en un acte (Athénée).  
DODOCHE, comédie en un acte.  
LEURS PHOTOGRAPHIES, comédie en un acte.  
L'HOSPITALITÉ, drame en un acte.